

Pendant bien longtemps la Bulgarie n'a connu d'autre écoles que celles appelées «Kiliï», quelque chose comme des cellules, petites pièces sombres et tristes destinées à recevoir les enfants et rappelant bien le moyen âge. Le maître était souvent un modèle d'ignorance. «Le maître était engagé aux frais des parents qui lui envoyaient leurs enfants. Les élèves fournissaient à tour de rôle à l'instituteur le bois de chauffage et lui payaient 20 à 30 centimes par semaine». Ce qu'on faisait dans ces écoles le voici.

«Lorsque nous arrivâmes à l'école,\*) nous nous assîmes ça et là par terre. Le maître venait quand il voulait s'assayer sur sa chaise de bois; s'il venait plus tôt, il nous disait de nous taire et se mettait à coudre, chose ordinaire alors, puisque le maître s'occupait alors également de couture; quand il venait en retard, il appelait chacun par son nom, nous indiquait la nouvelle leçon à étudier; il ne nous interrogeait jamais tous, surtout quand il était pressé de terminer son ouvrage et les moniteurs examinaient à la hâte les autres». Ainsi durant toute la longue période de la domination turque, la Bulgarie était impénétrable à la civilisation étrangère. Elle dormait d'un sommeil léthargique.

Mais les Bulgares plus éclairés ne tardèrent pas à comprendre qu'avant de secouer le joug politique il fallait réveiller l'esprit national, la conscience nationale et l'un des plus puissants moyens pour arriver à ce but était l'instruction; dans une période relativement courte, au milieu et vers la seconde moitié du XIX siècle, des écoles furent ouvertes partout, des livres de classe furent composés, les méthodes furent perfectionnées, en un mot l'œuvre scolaire prit une organisation large et solide et devint prête pour la liberté.

La Bulgarie délivrée apprécia comme il le fallait l'importance de l'école primaire. Elle s'efforça de la placer à la hauteur qu'elle a chez les peuples d'une culture plus avancée. Le bulgare avide d'instruction se montra prêt à faire tout ce qu'on lui proposait pour secouer les dernières traces du joug. Aussi quelques années après la délivrance les écoles bulgares au point de vue du nombre ne laissaient rien à désirer.

Mais au point de vue de l'enseignement, et de l'organisation tout avait besoin de réformes, d'améliorations, de changements et de stabilité. Ici la Bulgarie n'avait que l'embarras du choix: lois, règlements programmes étaient tout faits dans les autres pays. A cette époque une pléiade de jeunes gens bulgares allèrent à l'étranger pour faire leurs études dans les universités. Ils étudièrent de près l'organisation et le fonctionnement des écoles, les programmes, les méthodes, les lois etc; de retour dans leur pays il fut donné à plusieurs d'entre eux d'occuper les postes les plus élevés dans le ressort de l'Instruction publique. Alors sans hésiter, ayant devant eux un champ libre de toutes traditions et liberté d'action complète, ils introduisirent dans le pays ce qu'ils avaient cru de plus perfectionné à l'étranger; ils adoptèrent chez nous

\*) A. Ivanoff.